se présenta tout fier et tout radieux pour en finir, il trouva la place occupée : miss Read s'était lassée d'attendre et avait cru plus sûr de se marier avec un jeune homme qui ne connaît pas les pays d'outre-mer. D'autres se fussent peut-être livrés au plus affreux désespoir et n'eussent parlé de rien moins que de se mettre la corde au cou ; Franklin, lui, accepta sa mésaventure le plus philosophiquement du monde. Faisant de nouveau un retour sur lui-même, il déplora amèrement les écarts de sa vie passée, et s'affermit dans la résolution d'être l'homme vertueux, juste, courageux, dévoué, qui devait bientôt jouer le premier rôle dans son pays. Cependant la carrière n'était pas plus avancée qu'à son départ pour l'Angleterre; mais il avait acquis de moins l'expérience nécessaire à ses projets. Après avoir essayé inutilement de se créer une position dans le commerce, il dut rentrer chez l'imprimeur Keinser. On est à bon droit surpris de l'indifférence que sa famille semble avoir montrée pour lui; elle ne comprit point la noble indépendance de ce caractère; elle le prit sans doute pour ce qu'on appelle vulgairement un mauvais sujet, et elle ne s'occupa plus de lui.

Peu de temps après son retour d'Europe, Franklin parvint cependant à fonder une imprimerie pour son compte, grâce à la généreuse coopération d'un de ses amis, appelé Meredith. Son habileté et son activité, jointes aux capitaux dont pouvait disposer son associé, firent en peu de temps de leur maison une des plus considérables de la ville. Le succès enflamma encore son courage. Il se levait avant le jour et travaillait jusqu'à une heure avancée de la nuit. Il voulut s'entourer en même temps et de l'estime publique et du prestige qu'exerce la fortune. C'est à cette époque que commence sa carrière publique. Il s'était formé une société de gens instruits, qui débattaient ensemble, une fois par semaine, des questions de morale, de politique et de physique. Les membres de cette sorte d'académie privée firent l'acquisition d'un mauvais journal, à la tête duquel ils mirent les deux rimeurs associés, et dont ils fournirent la matière en articles et en mémoires de leur composition. C'est là que Franklin fonda réellement sa réputation de publiciste. Il exprima même de son esprit le portait à l'opposition ; aussi les réclamations des colonies contre les abus de l'administration britannique trouvèrent-elles en lui un chaleureux interprète. Sur ces entrefaites, son associé lui abandonna sa part dans la propriété de l'imprimerie, et, pour comble de bonheur, miss Read était redevenue libre par la mort de son mari. Franklin ne lui tint point rancune, sachant qu'il faut prendre les hommes comme ils sont, et les femmes telles que l'imperfection de leur nature les a faites. Il se hâta donc de l'épouser (1730). La fortune commençait enfin à lui sourire, et son opiniâtre ardeur au travail avait bien mérité ces premières faveurs. En 1732, il fonda, sous le titre de *Library-Company*, un salon de lecture où les *politiciens* de Philadelphie prirent l'habitude de se réunir. Le public, excité par l'initiative de Franklin, et voulant bénéficier de ses heureuses innovations, donna bientôt à ce cabinet de lecture, par son empressement à le fréquenter, l'aspect d'une véritable bibliothèque publique. De l'année 1732 date aussi l'apparition de l'*Almanach du bonhomme Richard*, sorte de publication utilitaire à laquelle Franklin doit la moitié de sa popularité, et dont il réunit les principaux articles dans un livre qu'il intitula : le *Chemin de la fortune* (*The way to wealth*). Les proverbes ou aphorismes qui émaillent cette publication originale donnent la plus haute idée de la subtilité et de la profondeur d'esprit de Benjamin Franklin. Sous cette bonhomie apparente se cache la philosophie la plus élevée, « choses absconses, comme le disait Rabelais, et grasses au pourchac. » En voici quelques preuves :

« Ne gaspillez pas le temps, car c'est l'étoffe dont la vie est faite. »

« Le carême est bien court pour ceux qui doivent payer à Pâques. »

« Il est une folie d'employer son argent à acheter un repentir. »

« Un laboureur sur ses jambes est plus haut qu'un gentilhomme à genoux. »

Et mille autres qu'il serait trop long de citer. On voit que Franklin excellait à rendre les vérités communes sous une forme vive et saisissante, qui se gravait facilement dans les esprits pour ne plus en sortir.

La réputation que créa à Franklin l'*Almanach du bonhomme Richard* le fit nommer, en 1736, membre de l'assemblée générale de Pensylvanie. L'année suivante, sa nouvelle position lui valut la charge importante de directeur des postes de la province. Vers cette même époque, il créait à Philadelphie une compagnie de pompiers et une compagnie d'assurances contre l'incendie. Lorsqu'en 1744 le gouvernement britannique, en désaccord avec les populations, se montra impuissant à organiser la défense contre les incursions des Français du Canada, 10,000 volontaires, sur l'initiative de Franklin, s'entendirent pour marcher. On voulut alors faire de lui un général, mais les sciences physiques absorbaient en ce moment toutes son attention. Quelques physiciens français, qui s'étaient proposé spécialement l'étude

des phénomènes dus à l'électricité, venaient de faire des découvertes qui avaient eu du retentissement jusqu'en Amérique. Franklin fut chargé de vérifier leurs expériences. Ses premiers essais l'amenèrent tout de suite à la constatation des deux électricités, reconnues et établies par Dufay, découverte qu'il ne connaissait peut-être pas. Son principal mérite est d'avoir cherché à en tirer parti; car, dans toute question, Franklin envisageait d'abord le côté pratique. Dufay avait prouvé que les pointes jouissent de la propriété de déterminer à distance l'écoulement lent de l'électricité atmosphérique ; Franklin entrevit la possibilité de neutraliser, à l'aide de ce moyen, les désastres causés par la foudre. La difficulté était de s'assurer si l'électricité reconnue par les savants était identique à celle des nuages. Pour cette expérience intéressante, Franklin se servit d'un cerf-volant. Tant que la corde resta sèche, l'expérience ne produisit aucun résultat; mais une pluie légère l'ayant mouillée et en ayant ainsi augmenté la conductibilité, le phénomène que cherchait Franklin eut lieu : une étincelle qu'il avait attachée au bout de la corde donna des étincelles électriques. Cette expérience était redoutable, car si la corde avait été plus humide, Franklin aurait trouvé foudroyé; il en fut quitte pour une forte secousse qui ne l'incommoda qu'un instant. Il conçut immédiatement le projet de neutraliser les effets de la foudre au moyen du paratonnerre.

L'invention du paratonnerre, qui aurait suffi à la gloire d'un savant, ne fut qu'un incident dans la vie de Franklin. Il se remit aussitôt à poursuivre la réalisation du but qu'il s'était proposé, d'améliorer l'état social des colonies anglaises et de relâcher les liens qui les unissaient à la Grande-Bretagne. Les bibliothèques et les sociétés littéraires établies par lui n'avaient pas d'autre fin. Il comprenait la nécessité, pour fonder une nation libre, d'élever le niveau des études. Il y avait alors peu d'écoles en Amérique, et elles étaient pauvres. Franklin, qui n'avait pas dû, dès son arrivée sur un théâtre d'études, dépasser les années consacrées à son éducation, ni la tournure particulière de son esprit ne le portaient à faire grand cas du haut enseignement littéraire ou philosophique. Franklin, désormais, proposa cependant l'établissement, par voie de souscription, d'une école modèle, dans laquelle on enseignerait le grec, le latin et les mathématiques ; c'est aujourd'hui le collége de Philadelphie. Un hôpital pour les malades et un hospice pour les pauvres s'élevèrent également grâce à son initiative. Il offrit des états de Pensylvanie qu'ils y consacreraient une somme annuelle prélevée sur le produit de l'impôt.

Les affaires publiques ne lui faisaient point négliger ses fonctions personnelles; il s'accquitta si bien de celles de directeur des postes de Pensylvanie, qu'en 1753 on le nomma directeur général des postes pour toutes les colonies anglaises. Le besoin de se défendre contre les incursions des Indiens inspira à Franklin l'idée d'une direction commune dans les affaires générales des colonies d'Amérique, et, des commissions ayant été nommées pour assurer ce résultat, Franklin en fit partie. Il comprenait également la nécessité de se rendre plus indépendant de la métropole, car l'obligation de traiter à Londres les questions qui intéressaient les colonies seules et exigeaient une solution prompte constituait un obstacle presque infranchissable à leurs progrès. Ce fut sous cette inspiration qu'il rédigea ce qu'on a nommé depuis *Albany-Plan*, du nom du lieu où s'étaient tenues les conférences. C'était un projet de constitution qui organisait dans les colonies anglaises une administration centrale, dirigée par un président, à la nomination du roi, lequel agirait sous le contrôle d'une assemblée formée des représentants de toutes les provinces de l'Amérique anglaise. Ce plan fut adopté par les délégués des colonies, mais ne fut point ratifié par le ministère anglais.

Disons ici quelques mots d'une guerre à laquelle Franklin prit part contre les Indiens. A l'âge de cinquante ans, il bivouaqua au milieu des pluies et des neiges, remplit les fonctions d'ingénieur et de général, et protégea efficacement les colonies contre les ravages des tribus limitrophes. Mais les finances avaient souffert, et il se trouvait des lacunes à combler. A cet effet, le conseil proposa de voter une taxe uniforme sur les propriétés ; mais il fallait pour cela l'adhésion des ministres anglais. Franklin chargé de solliciter échut naturellement à Franklin, qui la remplit avec le plus grand succès. Il continua néanmoins de rester à Londres comme agent de la province de Pensylvanie, et l'estime dont il jouissait parmi ses concitoyens lui fit conférer les mêmes fonctions par les Etats de Massachusetts, de Géorgie et de Maryland. Au milieu de toutes ces préoccupations, il trouvait encore le temps de s'oublier les portes de la Société royale de Londres et de plusieurs autres sociétés savantes, car il était sensible aux distinctions, qu'il avait du moins la conscience d'avoir méritées. Déjà, en 1753, l'université écossaise de Saint-André lui avait conféré le doctorat, et il écrivait de Philadelphie à un de ses amis : « Le *Babillard* (*The Tatler*, journal de Richard Steele) nous parle d'une fille qui devint fière tout à coup sans que personne pût en deviner la raison. On sut enfin qu'elle avait

une paire de jarretières en soie toutes neuves. Pour que vous ne vous étonniez pas trop lorsque vous remarquerez en moi quelque chose de pareil, je crois que je ne cacherai pas mes jarretières neuves sous mon jupon, et je prendrai la liberté de vous les montrer sous la forme d'un paragraphe contenu dans la dernière lettre de notre ami Collinson. »

Franklin avait conservé, malgré son absence, toute sa popularité en Amérique, et quand il y retourna, en 1762, il venait d'être élu membre de l'assemblée de Pensylvanie. A la conclusion de la paix, en 1763, il dut retourner en Angleterre; le ministère voulait faire payer aux colonies une partie des dépenses occasionnées par la dernière guerre, et les colonies protestaient, à tort, sans doute, puisque cette guerre avait eu lieu dans leur intérêt. On les avait, en effet, délivrées des appréhensions continuelles que leur inspirait le Canada. Franklin qui, nous devons le dire, n'était pas un homme fait pour être aimé en France, malgré l'immense popularité dont il est l'art de s'y entourer au XVIIIe siècle, le reconnaissait lui-même indirectement lorsqu'il écrivait à lord Kames en 1760 (lettre du 8 janvier) : « Personne ne peut se réjouir plus sincèrement que moi de la réduction du Canada. Ce n'est pas seulement comme colon que je me réjouis, c'est comme *Breton*. Mon opinion est depuis longtemps que le fondement de la grandeur et de la solidité de l'empire britannique est en Amérique. Comme toutes autres fondations, elles sont maintenant basses et petites; mais, néanmoins, elles sont assez larges et assez fortes pour supporter le plus grand édifice politique que la sagesse humaine ait jamais conçu. *Mon avis est donc qu'il aucun prix on ne doit rendre le Canada.* Si nous le gardons, tout le pays qui s'étend du Saint-Laurent au Mississipi sera rempli d'ici à un siècle d'Anglais. L'Angleterre elle-même deviendra beaucoup plus populeuse par l'immense accroissement de son commerce. L'Amérique est un pays couvert de ses vaisseaux marchands, et votre puissance navale, dans un progrès continuel, étendra votre influence autour du globe entier et rendra le monde entier docile. De Français restent au Canada, ils harasseront sans cesse nos colonies en y lançant les Indiens; s'ils ne peuvent en prévenir la naissance, au moins la retarderont-ils; vos progrès seront lents et laisseront place à des accidents qui peuvent tout empêcher. »

La révolution américaine commençait alors, bien qu'on n'en fût pas encore venu aux premiers actes d'hostilité. Franklin, porteur des représentations de l'assemblée de Pensylvanie, s'éleva énergiquement contre les projets du ministère ; il ne négligea rien pour démontrer combien le fameux acte du timbre, dont on menaçait les colonies, était inconstitutionnel et impolitique. Le 7 février 1765, devant la Chambre des communes, on fit subir à Franklin un interrogatoire sur l'ensemble de la question américaine. La facilité, la précision, la fermeté de ses réponses, le ton simple, quoique légèrement sarcastique, dont il parla, les aperçus lumineux qu'il donna sur le commerce, l'industrie, la politique, l'administration et les finances, produisirent un effet si profond que le ministère ne put soutenir ses prétentions plus longtemps. Enhardi par ce succès, Franklin alla, dans le courant, l'année suivante, au sujet des actes de recette, que les suites infaillibles de semblables mesures seraient un soulèvement général dans les colonies et leur complète séparation de la métropole. En 1772, il transmit à son gouvernement les fameuses lettres du gouverneur général Hutchinson et du général Oliver, lettres qui lui avaient été confiées, et dans lesquelles les Américains étaient traités avec le plus insultant mépris. L'assemblée de Massachusetts, transportée d'indignation et de colère à la lecture de ces lettres impertinentes, rédigea une requête violente que Franklin fut chargé de présenter lui-même au ministère. Toutes les lueurs du gouvernement anglais se déchaînèrent aussitôt contre ce simple citoyen qui venait le braver jusque chez lui. Les ministres se crièrent toute mesure et toute convenance; on alla jusqu'à le traiter de voleur et de meurtrier. A ce débordement d'injures, Franklin opposa un calme intrépide et les ressources inépuisables de son esprit. C'est alors qu'il publia, comme une sorte de défi moqueur, l'*Edit prussien* et la *Règle pour faire d'un grand empire un petit.*

Lassé enfin et comme honteux de poursuivre de ses invectives le vénérable philosophe, le ministère anglais osa tenter de corrompre celui qu'il n'avait pu intimider ; mais Franklin resta aussi sourd à la voix de la corruption qu'aux injures. Dans cette triste querelle, lord Chatham s'honora du moins, le 1er février 1775, en rendant justice à l'illustre Américain, et en le félicitant de cet ardent patriotisme qui décèle une âme honnête et un esprit courageux. Caressé d'un côté, Franklin sentait bien qu'il n'en serait que plus violemment attaqué de l'autre, et il partit pour l'Amérique au moment même où il allait être arrêté comme auteur de la révolte des colonies. Dès son arrivée, il fut élu député au congrès, et il ne tarda pas à développer dans les conseils de la nation ce que Washington était sur les champs de bataille. Cependant, on n'avait pas encore proclamé

officiellement la déchéance de la domination britannique. Au moment de signer l'acte d'indépendance, plusieurs semblaient hésiter : l'insuccès devait les conduire à la potence. « Signons tous, disait Hancock, le président du congrès ; il n'y a pas à tergiverser : il faut que tous nos noms soient là, tous accrochés ensemble. — Oui, dit Franklin, il faut qu'ici nous soyons tous accrochés ensemble, ou, assurément, après nous serons tous accrochés séparément. » La fermeté de cette attitude déconcerta quelque peu le ministère anglais, qui fit offrir le pardon et des honneurs aux chefs du mouvement. On refusa d'un commun accord, et, le 4 juillet 1776, Franklin proclamait, au milieu d'une émotion indicible, la déclaration d'indépendance. Il fallut alors organiser la défense, et on jugea sagement que des alliés étaient nécessaires. Les meilleurs et les plus intéressés à intervenir étaient les Français, qui avaient à réparer les injures de la guerre de Sept ans. Franklin était le seul homme qui, par ses connaissances, sa haute expérience des affaires et sa valeur personnelle établie partout en Europe, pût négocier une alliance avec la cour de Versailles. On lui confia donc cette mission. On sait la profonde sensation que produisit à Paris l'arrivée du célèbre Américain. Tout le monde voulait voir l'auteur de l'*Almanach du bonhomme Richard*, on comparait son âme à celle de Caton, et son esprit à celui de Socrate. Franklin sut très-habilement tirer parti de l'effet qu'il produisait chez une nation éminemment impressionable, toujours prête à mettre son sang et ses trésors au service d'une idée généreuse, et, aujourd'hui comme alors, il remplissait sa mission, non avec la cour, mais avec un peuple libre. Dans cette circonstance, nos intérêts étaient d'accord avec les désirs du dignitaire sage et de l'homme du peuple ; mais le gouvernement n'était pas prêt à entreprendre une guerre immédiate. Cependant Louis XVI put avancer 1 million à Beaumarchais, pour acheter des armes, munitions destinées aux *insurgents* d'Amérique ; on accorda, de plus, 500,000 livres par trimestre aux commissaires américains, payées à la même destination (décembre 1776).

Quand les préparatifs du gouvernement français furent terminés, il conclut avec les Etats-Unis, représentés par Franklin, un traité de commerce et d'amitié qui équivalait à une véritable déclaration de guerre à la Grande-Bretagne. Une autre mesure aussi grave, Franklin était allé s'établir à Passy, où il vécut dans la société de Mme Helvétius et dans le commerce familier des philosophes et des philosophes les plus distingués. Voltaire, qui avait alors plus de quatre-vingts ans, quitta Ferney pour venir à Paris. « A cette nouvelle, dit M. Mignet, tout le monde voulut voir le grand homme, applaudir l'auteur de tant de chefs-d'œuvre, s'incliner devant le souverain intellectuel qui gouvernait l'esprit humain en Europe, comme jusque-là les autels à ce vaste et puissant génie, qui, au profit des mortels, embrassait dans sa pensée le ciel et la terre, sut dompter la foudre et les tyrans.

» La France, éclairée et libre, doit donner, du moins, un témoignage de regret et de souvenir à l'un des plus grands hommes qui aient jamais servi la philosophie et la liberté.

» Je demande qu'il soit décrété que l'Assemblée nationale portera pendant trois jours le deuil de Franklin. »

Et cette motion de Mirabeau fut adoptée par acclamation.

C'est ici le cas de rappeler l'épitaphe que Franklin se composa lui-même, épitaphe originale s'il en fut, et où se montre dans toute sa bonhomie l'esprit de l'illustre imprimeur, si porté à la métaphore familière :

Ici repose,
Livré aux vers,
Le corps de Benjamin Franklin, imprimeur;
Comme la couverture d'un vieux livre,
Dont les feuillets sont arrachés,
Et la dorure et le titre effacés.
Mais pour cela l'ouvrage ne sera pas perdu;
Car il reparaîtra,
Comme il le croyait,
Dans une nouvelle et meilleure édition,
Revue et corrigée
Par
L'Auteur.

Racontons ici une anecdote assez piquante, qui se rapporte au séjour de Franklin à Paris. Un jour il dînait en compagnie de l'ambassadeur d'Angleterre chez un haut fonctionnaire français. Quand fut arrivé le moment du dessert, c'est-à-dire des toasts, l'ambassadeur se leva et porta celui-ci : « A l'Angleterre, le brillant *soleil* dont les rayons illuminent le monde. » Le Français, pour mettre d'accord le patriotisme et la politesse, répondit : « A la France, la *lune* dont les doux rayons dissipent les ombres de la nuit. » Vint le tour de Franklin, dont on examinait la contenance d'un œil inquisiteur. Il se leva sans manifester le moindre embarras, et, avec un sourire légèrement ironique : « Au général George Washington, dit-il, le Josué qui a commandé au soleil et à la lune de s'arrêter. »

Personne, aujourd'hui, n'ose contester en Franklin la valeur de l'homme politique; il n'en est pas de même du philosophe. La religion et la morale ne paraissent point avoir occupé une large place dans les préoccupations philosophiques de Franklin; car, un mois avant de mourir, il écrivait : « J'ai, comme la plupart des dissidents d'Angleterre, quelques doutes sur la divinité de Jésus-Christ. Je ne dogmatise jamais sur cette question, ne l'ayant jamais étudiée, et je regarde d'ailleurs comme inutile de m'en occuper maintenant, alors que j'attends l'occasion prochaine de savoir la vérité sans prendre tant de peine. » On voit que le déisme de Franklin était assaisonné d'une forte dose d'esprit sarcastique.

Partant de là, quelques historiens ont fait un reproche à Franklin de l'antipathie qu'il a toujours professée pour le côté purement spéculatif des questions ; ils n'ont vu en lui qu'un homme dont le génie ne savait s'adapter qu'à l'utilité, à la pratique, une sorte de Chrysale, pour qui la guenille jouait le plus grand rôle dans la vie ; et ces mêmes historiens trouvent qu'on a beaucoup surfait son caractère et ses talents. Suivant eux, il a manqué essentiellement d'éducation littéraire et du sens de l'idéal, comme de nos jours M. Bright, M. Cobden et tous les adeptes de l'école utilitaire. Dans la relation d'un voyage en Italie, Franklin a eu l'irrévérence d'écrire qu'il préférait la recette du fromage parmesan à la découverte de la plus belle inscription antique gravée avec les plus beaux caractères sur le plus beau marbre du monde...

Quel crime abominable!

Dans sa traduction de la *Correspondance de Franklin*, M. Labouleye s'indigne à bon droit : « Si Franklin n'a pas assez lu les Grecs, du moins ressemble-t-il à Socrate par sa finesse et son ironie, et peut-on le placer sans trop de déférence parmi les maîtres de la vie humaine. » Il ne s'agit point d'avoir lu les Grecs, répliquent les susdits prôneurs de l'idéal, mais d'avoir l'esprit occupé d'autres choses que de soin d'acquérir une nourriture substantielle et de veiller à ce que la digestion s'accomplisse d'une façon normale et complète. Eh bien, au risque de voir passer les Béotes et toutes les Philamintes du monde nous jeter cet anathème :

Que ce discours grossier terriblement assomme!
Et quelle indignité, pour ce qui s'appelle homme,
De se baisser sans cesse aux soins matériels,
Au lieu de se hausser vers les spirituels!

nous nous permettrons de partager ici l'opinion de Franklin et celle de ce spirituel Philadelphe-Savarin, qui ne craignait pas de professer cette maxime peu idéale, que la découverte d'une nouvelle recette culinaire était plus profitable à l'humanité que celle d'une planète.

Franklin a eu aussi le tort, suivant les mêmes idéalistes, de ne pas apercevoir dans les sciences le côté purement intellectuel; il paraît que les sciences ressemblent à ces coquettes exigeantes qui veulent être aimées pour elles-mêmes, abstraction rigoureusement faite des profits qu'on peut en tirer...

Ne poursuivons pas plus loin de telles appréciations, faites par de grands hommes pâles qui ne savent voir à la lune et qui s'extasient dans la contemplation de l'idéal, comme ces faquirs de l'Inde qui passent leur vie à contempler leur nombril. On a fait un crime à Franklin d'avoir érigé en principe au dieu qui s'appelle l'Utile; pour nous, c'est un de ses plus beaux titres de gloire. Ce dieu de l'Utile a toujours été adoré des Etats-Unis, véritable terre promise du progrès. Franklin fut la plus haute personnification des tendances de son pays, et son nom est encore la plus haute expression du génie américain, qui, au point de vue matériel, n'a rien à envier à celui des autres nations. Mais ce que nous concédons volontiers, c'est que Franklin reste un homme assez extraordinaire par ses qualités et ses travaux, aussi bien que par le rôle qu'il a joué dans le XVIIIe siècle, sans qu'il soit besoin d'accoler son nom à ceux de Socrate et de Solon, auxquels il ne s'est jamais vanté de ressembler.

Nous ne pouvons mieux terminer la biographie de Franklin que par cette excellente appréciation de M. Mignet :

« Franklin eut tout à la fois le génie et la vertu, le bonheur et la gloire. Sa vie, constamment heureuse, est la plus belle justification des lois de la Providence. Il ne fut pas seulement grand, il fut bon; il ne fut pas seulement juste, il fut aimable. Sans cesse utile aux autres, d'une sérénité inaltérable, enjoué, gracieux, il attirait par les charmes de son caractère, et captivait par les avantages de son esprit. Personne ne contait mieux que lui. Quoique parfaitement naturel, il donnait toujours à sa pensée une forme ingénieuse, et à sa phrase un tour saisissant. Il parlait comme la sagesse antique, à laquelle s'ajoutait la délicatesse moderne. Jamais morose, ni impatient, ni emporté, il appelait la mauvaise humeur la *mauvaise propreté de l'âme*, et disait que la *vraie politesse envers les hommes doit être la bienveillance*. Son adage favori était que la noblesse est dans la vertu. Cette noblesse, qu'il aida les autres à acquérir par ses livres, il la montra lui-même dans sa conduite. Il s'enrichit avec bienfaisance, il négocia avec droiture, il travailla avec dévouement à la liberté de son pays et aux progrès du genre humain. Sage plein d'intelligence, grand homme plein de simplicité, tant qu'on cultivera la science, qu'on admirera le génie, qu'on goûtera l'esprit, qu'on honorera la vertu, qu'on voudra la liberté, sa mémoire sera, l'une des plus respectées et des plus chères. Puisse-t-il être utile encore par ses exemples après l'avoir été par ses actions! L'un des bienfaiteurs de l'humanité, qu'il reste un de ses modèles! »

Franklin a peu écrit en dehors de ce qu'on a mentionné plus haut. On lui doit cependant : 1° des *Mémoires sur sa vie privée, écrits par lui-même et adressés à son fils*, traduits en français (Paris, 1791-1794, 1 vol. in-8°); 2° une *Correspondance* étendue, dont une partie considérable a été traduite par M. Laboulaye sous ce titre : *Correspondance de Benjamin Franklin*, traduite de l'anglais et annotée par Ed. Laboulaye (Paris, 1866, 2 vol. in-12, chez Hachette); 3° *Vie de B. Franklin, écrite par lui-même, suivie de ses œuvres morales, politiques et littéraires*, traduite en français (1798, 2 vol. in-8°). A consulter encore : *Eloge de Franklin*, par Condorcet (Paris, 1791, in-8°).

Franklin (Mémoires de Benjamin), suivis de sa correspondance, publiés par son petit-fils (1817) et par J. Sparks (Boston, 1840); traduits en français (1817 et 1818, 3 vol.). Les *Mémoires* proprement dits, écrits par Franklin lui-même, ne sont pas achevés. La première partie, adressée à son fils, fut écrite pendant son séjour en Angleterre, en 1771; il y donne l'histoire détaillée de sa vie jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans. La seconde partie, reprise en 1784, pendant le séjour de Franklin à Passy, le montre s'occupant des affaires d'intérêt public et de la direction politique de la Pensylvanie ; elle s'étend jusqu'à l'époque de sa première mission en Angleterre (1757). A partir de là, on n'a plus que des fragments; la correspondance, il est vrai, comble les lacunes. Le tout est, d'ailleurs, suffisant pour faire connaître l'homme. A toutes les époques de sa vie, on voit en ce père de la démocratie américaine un esprit vigoureux et sain, laborieux et réfléchi, prudent, ingénieux et habile, calculateur par excellence et appliquant l'arithmétique même aux choses de la morale, un peu sceptique. De bonne heure, il apprime de son vocabulaire les mots décisifs, les formules tranchantes ; au lieu de ces locutions dubitatives qui affirment en exprimant le doute, l'opinion personnelle de l'individu, il adopte, dans son langage familier, des expressions modestes et dubitatives, telles que *je conçois, je présume, j'imagine*. Il attribue à cet artifice innocent, que Socrate se permettait, le crédit qu'il obtint auprès de ses compatriotes dans ses propositions d'intérêt public. Les aveux que Franklin fait de quelques fautes de jeunesse, assez légères, du reste, ont un caractère de sincérité et de simplicité qui contraste avec le ton orgueilleux des aveux moins édifiants de J.-J. Rousseau. Il dit que, si la Providence lui en laissait le choix, « il n'aurait aucune objection pour recommencer la même carrière de vie depuis le commencement jusqu'à la fin, réclamant seulement l'avantage qu'ont les auteurs de corriger dans une seconde édition les fautes de la première. » Un des *écrits* de sa vie, c'est que, dans les premiers temps de son séjour à Londres, il écrit une seule lettre à miss Read, sa fiancée, et pour lui annoncer qu'il n'est pas probable qu'il retournera à Philadelphie de sitôt; il en résulta que la jeune fille, sollicitée par sa mère, épousa un autre homme, fut d'abord très-malheureuse, et qu'il fallut un divorce pour qu'elle devînt la femme de Franklin. Ce trait atteste évidemment que cette nature, si droite et si habile, n'a pas connu cette fleur de jeunesse, cet idéal, ce sentiment poétique qui respire dans un cœur de vingt ans. L'état de célibat lui paraît plein de vices et d'inconvénients : « Un garçon ressemble, dit-il, à la moitié d'une paire de ciseaux qui n'a pas encore trouvé son autre branche ! »

Les *Mémoires* de Franklin, dit M. Sainte-Beuve, sont d'une lecture pleine d'intérêt pour tous ceux qui ont eu les débuts laborieux, qui ont éprouvé de bonne heure les difficultés des choses et le peu de générosité des hommes, qui ne se sont pourtant ni aigris ni posés en misanthropes et en vertueux mécontents, ni gâtés non plus et laissés aller à la corruption intéressée et à l'intrigue; qui se sont également préservés du mal de Jean-Jacques et du vice de Figaro, mais qui, sages, prudents, avisés, partant d'un gain pénible et loyal, mettant avec précaution, et avec hardiesse quand il le faut, un pied devant l'autre, sont devenus, à divers degrés, des membres utiles, honorables, ou même considérables, de la grande association humaine; pour ceux-là et pour ceux que les mêmes circonstances attendent, ces *Mémoires* sont d'une observation toujours applicable et d'une vérité qui sera toujours sentie. »

Franklin (William), dernier gouverneur royal du New-Jersey (Etats-Unis d'Amérique), fils de Benjamin Franklin, né à Philadelphie vers 1731, mort en Angleterre le 17 novembre 1813. Il fut, comme son père, grand amateur de sciences, servit dans la guerre de 1744-1748 contre la France, sur la frontière du Canada, et s'éleva rapidement au grade de capitaine. A son retour à Philadelphie, l'influence de son père lui fit obtenir un emploi officiel. De 1754 à 1756, il fut contrôleur de la direction générale des postes et secrétaire de l'assemblée provinciale. En 1757, il accompagna son père à Londres, étudia le droit et fut admis au barreau en 1758. En 1762, tandis qu'il était encore en Angleterre, il fut nommé gouverneur du New-Jersey, et il vint, en 1763, prendre l'administration de la province. Pendant la guerre de la révolution, il resta fidèle à la cause de la Grande-Bretagne. Quelques-unes de ses lettres, renfermant l'expression des sentiments stories les plus exagérés, ayant été interceptées, il fut arrêté, en janvier 1776, puis relâché sur parole ; mais, ayant continué ses menées antirévolutionnaires, il fut transféré dans le Connecticut, où il resta rigoureusement détenu pendant plus de deux ans. En novembre 1778, il fut échangé contre M. Mac Kinley, président du Delaware, qui était tombé entre les mains des Anglais. Franklin resta à New-York jusqu'en 1782, époque à laquelle il s'embarqua pour l'Angleterre, où il continua à résider jusqu'à sa mort. Le gouvernement anglais lui alloua une somme de 45,000 francs, pour l'indemniser de ses pertes, et une pension annuelle de 20,000 francs. On doit comprendre que l'adhésion du gouverneur Franklin à la cause royale amena entre lui et son père, si ardent patriote, un grave refroidissement. A des instances de réconciliation faites par le fils, en 1784, le père répondit qu'il cherchérait à oublier le passé autant qu'en cela lui serait possible. Mais il paraît que Benjamin Franklin ne réussit jamais à chasser de sa mémoire le souvenir de la trahison de son fils; car, sans le déshériter entièrement, il lui laissa une fort petite part de chose de son immense fortune, et il dit dans son testament : « La part qu'il a prise contre moi, dans la dernière guerre, et qui est de nature à offenser publique, explique pourquoi je ne lui laisse pas davantage d'une fortune dont il s'est efforcé de me priver. »

Franklin ou **Franklin** (Thomas), poète et traducteur anglais, né à Londres en 1721, mort dans cette ville en 1784. Il était fils d'un imprimeur qui publiait le *Craftsman*, journal rédigé par Bolingbroke, etc. Il fut successivement professeur à l'université de Cambridge (1750) et recteur de Ware, de Thundrich (1758) et de Brasted (1776). On a de lui : *An enquiry into the astronomy and anatomy of the ancients* (1749, in-4°), publié avec une traduction du traité de *Natura Deorum* de Cicéron ; *The Translation*, poème (1753); *Sermons on the christian duties* (1765, in-8°); *A lettes to a bishop concerning lectures ships* (1768, in-8°), satire spirituelle regardée comme sa meilleure œuvre. Franklin a traduit les *Lettres de Phalaris* (1749, in-8°); les œuvres de *Sophocle* (1759, 2 vol. in-4°) ; les œuvres de *Lucien* (1750, 2 vol. in-4°). Enfin il a traduit du français, et fait représenter comme des œuvres de lui, le *Comte de Warwick* de La Harpe (1766, in-8°); *Oreste, Electre*, le *Duc de Foix*, de Voltaire.

Franklin (sir John), amiral anglais, né à Spilsby, dans le comté de Lincoln, le 16 avril 1786. Il entra dans la marine, comme midshipman, à l'âge de quatorze ans, assista à la bataille de Copenhague (2 avril 1801), accompagna le capitaine Flinders dans son voyage d'exploration en Australie, fut ensuite placé à bord du vaisseau de ligne le *Bellérophon*, sur lequel, à Trafalgar (1805), il se distingua comme officier chargé des signaux. Envoyé sur les côtes américaines, lors de la guerre des Etats-Unis avec l'Angleterre (1812-1815), il fut grièvement blessé à la bataille de la Nouvelle-Orléans, et fut promu lieutenant pour sa belle conduite pendant cet engagement. En 1818, le gouvernement britannique ayant organisé une expédition qui avait pour objet de chercher un passage aux Indes par la mer polaire, au nord du Spitzberg, Franklin reçut le commandement du *Trent*, un des deux navires armés à cet effet. La conduite de Franklin pendant cette croisière infructueuse établit sa réputation comme marin hardi autant qu'habile, et comme observateur scientifique. En 1819, tandis que le capitaine Parry cherchait un passage de la baie de Baffin à la mer Pacifique, l'Amirauté anglaise décida d'envoyer par terre une autre expédition, afin de déterminer la véritable position de la mer de Cuivre et des détours de la côte à l'est de cette rivière. Le lieutenant Franklin fut choisi pour diriger cette expédition, dans laquelle l'accompagnèrent le docteur Richardson, naturaliste distingué, M. Hood et M. Back, tous les deux midshipmen, et deux matelots anglais. Le lieutenant Franklin et ses compagnons s'embarquèrent vers la fin de mai 1819, et arrivèrent sains et saufs à la factorerie d'York, sur les rivages de la baie d'Hudson, le 30 août. Ils commencèrent immédiatement à faire les préparatifs de leur long et difficile voyage, recueillant avec soin tous les renseignements qu'ils pouvaient obtenir de l'expérience locale des marchands de fourrures. Parti le 9 septembre du fort York, Franklin arriva, le 22 octobre suivant, à Cumberland-House, située à la distance de 690 milles. Bien que la saison tourchât à sa fin, il résolut d'arriver jusqu'au fort Chepeweyan, près de l'extrémité occidentale du lac d'Athabasca, afin de surveiller en personne les préparatifs de l'expédition qui devait avoir lieu l'été suivant. Il partit, en conséquence, avec M. Back, le 18 janvier,